Une convergence chimérique entre Paris et Lucknow dans *le Jardin de Badalpour* de Kenizé Mourad

« A chimerical convergence between Paris and Lucknow in *Le Jardin de Badalpour* by Kenizé Mourad »

Benbicha Sameh **Boubakour Samira**
Université d'Oum El Bouaghi Univeité batna 2
benbicha.sameh@univ-oeb.dz

Date de réception : 27/01/2020 Date d'acceptation : 17/03/2020

Résumé

L'interculturel est un leitmotiv principal dans la littérature, car il est au cœur des quêtes identitaires reflétant de la sorte des sociétés métisses. Kenizé Mourad est connue pour être l'un des derniers membres de la dynastie ottomane. Elle s'est toujours considérée proche des opprimés, en particulier lors des missions qu'elle a effectuées en tant que reporter au Nouvel Observateur. Par ailleurs, elle porte un intérêt majeur pour la condition de la femme en Orient, et prend part, à travers ce combat, au dialogue entre Orient et Occident, s'appuyant sur son parcours interculturel atypique. L'auteure poursuit sa quête identitaire dans son deuxième roman *Le Jardin de Badalpour*, où elle transpose son expérience interculturelle peu commune.

Mots-clés : Interculturel, identité, acculturation, Occident, Orient.

الملخص:

امتزاج الثقافات فكرة أساسية متكررة في الأدب لأنها أساسا لأبحاث المتعلقة بالهوية عاكسة بتلك الطريقة مفهوم المجتمعات المختلطة. كينيزي مراد (Kenizé Mourad) إحدى آخر أعضاء السلالة العثمانية الحاكمة اعتبرت نفسها دائما مقربة من المظلومين خاصة خلال مهامها كصحافية فيNouvel Observateur منجهة أخر بتبدي اهتماما كبيرال مكانة المرأة في المجتمع الشرقي والذي سيُبنع لها لصراعا لذي قررت أن تخوضه معتمدة على مسارها الفريد فيما يخص امتزاج الثقافات في الحوار بين الشرق والغرب. الكاتبة تواصل بحثها عن الهوية في كتابها الثاني *Le jardin deBadalpour* اين تجسد خبرتها البين الثقافية النادرة.

الكلمات المفتاحية: امتزاج الثقافات؛ الهوية؛ التثاقف؛ الغرب؛ الشرق.

Abstract

The intercultural is a main leitmotiv in literature because it is the center of identity quests reflecting that way metis societies. Kenizé Mourad is known as one of the last members of the ottomane dynastie. She always considered herself close to the oppressed especially during her missions as a reporter of Nouvel Observateur. Otherwise, she carries a huge interest in the condition of the woman in the East, which will be the battle through which she takes part in the dialogue between East and West relying on her own atypical intercultural course. The author continues her quest of indentity in her second novel *Le Jardin de Badalpour*, where she replicates her rare intercultural experience.

Keywords: Intercultural, identity,acculturation,West, East.

Introduction

Le thème de l'interculturel alimente des débats de plus en plus controversés, et fait l'objet d'étude de nombreuses disciplines, notamment celles des sciences humaines et sociales, car désormais les Hommes sont en contact constant, et l'avancée technique ne fait que favoriser cet amalgame entre les peuples, et ce dans différents domaines. Le roman est un vecteur culturel incontournable en matière de littérature, car il rend compte du parcours identitaire, culturel et/ou interculturel de l'écrivain.

De par l'origine turco-indienne (de confession musulmane) de Kenizé Mourad, son œuvre est celle de l'interculturel par excellence, compte tenu de toutes les adjonctions identitaires, de part et d'autre, incarnant une vraie mosaïque de cultures occidentale et surtout orientale. Par ailleurs, l'éducation française que reçoit l'auteure est à cheval sur la religion catholique, d'où la complexité de la situation à laquelle celle-ci se heurte au quotidien, tant dans son pays d'adoption, que dans celui originel. Chez elle, le choc culturel et civilisationnel est hétérodoxe, car elle s'abreuve d'abord de la culture d'adoption, en l'occurrence la culture française qui n'est pas *sienne*, et qui, à la suite d'un concours de circonstances, s'est vu y naitre. Kenizé Mourad découvre son pays d'origine, l'Inde, à l'âge adulte.

Après sa réunion avec sa famille, elle œuvre, en premier lieu, afin de combler leurs attentes vis-à-vis de la fille prodigue, espérant, par là même, être adoptée après de longues années de silence. Malgré le dépaysement, elle tend, de plein gré, à adopter cette nouvelle vie sans parti pris.

Toutefois, pour diverses raisons, cette situation ne durera pas. D'abord, le sentiment de l'étrangère dans ce pays, censé être celui de ses aïeux, persiste, son hybridité la réduisant à un statut inférieur par rapport aux autres autochtones, dès lors, elle est considérée comme une « demi-Indienne », même au sein de sa famille. De plus, la situation de la femme indienne est des plus déplorables dans cette société patriarcale, où l'homme accapare jusqu'à ses droits les plus élémentaires, ce qui provoque chez elle une indignation sans bornes, par conséquent, la gauchiste, qui a répondu présente dans les rues de Mai 68, se révolte.

Il serait donc intéressant d'étudier cette double *acculturation* ainsi que son impact sur la reconstruction identitaire.

Autobiographie et quête de soi

Kenizé Mourad a pour ambition de revenir sur plusieurs décennies de sa vie dans son deuxième roman, *Le jardin de Badapour* (1998), considéré comme un récit autobiographique, et qui représente le second volet de sa quête identitaire sous forme de saga familiale. À ce sujet elle affirme : « La décision n'a pas été facile à prendre. Je n'avais pas envie d'aller sur ce terrain-là. J'avais le sentiment qu'une autobiographie, on l'écrit éventuellement quand on a quatre-vingts ans. Mais petit à petit a fait son chemin l'idée que la quête d'identité et la recherche de racines sont des préoccupations plus universelles que personnelles » (Makhlouf, 2011).

Le jardin de Badalpour est donc un assemblage étonnant de couleurs et de saveurs, mais aussi un décalage à n'en plus finir. C'est un voyage au cœur de l'Inde musulmane chiite, hindoue et sikh que l'auteure fait découvrir à ses lecteurs. Il s'agit, tout au long du roman, d'une oscillation entre la France et l'Inde. La France

constitue l'environnement géographique dans lequel nait et grandit Kenizé Mourad jusqu'à ses vingt ans, et malgré toute cette période passée loin du pays de ses ancêtres, l'Inde est omniprésente dans la conscience de la romancière depuis son plus jeune âge, à travers des fantasmes alimentés par l'exotisme représentant les rajahs indiens comme des hommes riches, propriétaires d'éléphants et de pierres précieuses. C'est ainsi qu'elle se consolait, étant petite fille, guettant le jour où débarquerait son père, le rajah, avec tous ces trésors. Devenue grande, elle s'aperçoit que les stéréotypes construits de toutes pièces ne sont qu'une représentation fallacieuse de la culture de l'Autre, dont elle ignore tout.

Avec une origine éclatée, la romancière estime également avoir la primauté de prendre part au débat entre Orient et Occident, qui, depuis les années deux mille, a pris une dimension nouvelle, car les rapports entre les deux ensembles sont de plus en plus tendus à cause des enjeux politico-économiques, ce qui engendre un désaccord qui influence inévitablement les sociétés en interaction. Pour cela, Mourad prend appui sur son parcours interculturel atypique entre Paris et Lucknow, ainsi que sur l'attachement qu'elle ressent pour les deux mondes :

> Dans chacun de ces deux mondes, elle trouve sa part de vérité, et elle n'a l'intention de rejeter ni l'un ni l'autre. En France où elle vit, toute sa formation la fait se sentir chez elle. A Lucknow, elle a l'impression de plonger dans un bain d'amour et de renouer avec de très anciennes mémoires qui font corps avec elle bien plus profondément qu'elle ne peut ou ne veut le comprendre. (Mourad, 1998, p. 368)

Dans ce récit hybride, à l'image d'une identité de même nature, s'entrecroisent des composantes culturelles, mais aussi linguistiques ; elle écrit en français, la seule langue qu'elle connaisse, sa langue maternelle en l'absence de sa mère, la langue de son pays qui l'a vu naitre en l'absence de son pays, où elle aurait dû naitre. Pourtant, ses écrits regorgent de mots et d'expressions puisés dans la langue

de son père, à savoir le hindi (langue indo-européenne utilisant les caractères et le vocabulaire sanskrit, et principalement parlée dans le nord et le centre de l'Inde)ou l'ourdou (langue appartenant au groupe indo-iranien et parlée dans le nord de l'Inde et au Pakistan). Des spécificités linguistiques indiennes sur lesquelles elle n'a pu faire l'impasse, car elles n'existent qu'à travers leur contexte oriental. Cela concerne les traditions indiennes presque uniques dans leur genre. Une raison supplémentaire, pour accentuer son insécurité et son appréhension d'intégrer définitivement la famille, sa famille.

Cette insécurité, qui est la conséquence d'un sentiment d'abandon, ou comme elle préfère le nommer « sa réalité d'abandon » (Siir Renginde Siirler, 2013), l'accompagnera pendant des décennies, car elle est abandonnée d'abord par sa mère, qui meurt précocement, laissant son jeune enfant (un an et demi) confronté à un avenir incertain, ce qui marque le début d'une longue précarité. Kenizé est abandonnée ensuite par son père, pensant à tort qu'il ne voulait pas d'elle, alors qu'il l'avait cherchée de longues années durant. Au fil du temps, elle est également abandonnée par de nombreuses familles d'accueil sans raison valable : « À nouveau l'eczéma m'a couverte de la tête aux pieds, comme lorsque ma première maman m'avait abandonnée pour aller au Ciel. » (Mourad, 1998, p. 34). Ces expériences, qui ont pour aboutissement final l'échec, la plongent davantage dans une solitude interminable, suscitant chez elle un vide affectif que rien ni personne, n'a pu combler, avant sa première visite en Inde :

> — On m'prend, on m'laisse, et puis on m'reprend, et puis on m'relaisse... C'est toujours pareil !
>
> [...] ces expériences renouvelées m'avaient persuadée qu'on ne pouvait m'aimer longtemps. J'étais déjà profondément atteinte « d'abandonnite aiguë ». (Ibid., p. 36)

Cette « infériorité » représente l'axe autour duquel s'organisera sa quête identitaire. C'est dans cet état d'esprit que Kenizé Mourad a dû grandir, seule, affrontant ce pays froid, la France, qui demeure, en dépit de tout, son bienfaiteur.

De la concession à la soumission

De ce fait, elle rencontre sa famille et son pays avec une prédisposition concessionnaire, estimant que c'est le prix à payer pour son intégration, en assouvissant sa soif d'appartenance. Son éternelle quête identitaire la pousse à accepter des pratiques traditionnelles quasi féodales, notamment à l'encontre des femmes, en faisant preuve d'une docilité naïve dans un but d'acceptation, autrement dit en adoptant l'attitude du caméléon (Française à Paris et Indienne à Lucknow). Tout cela fait qu'elle renonce, dans un premier temps, à ses principes construits à partir de l'acquisition d'une éducation française durant ses longues années d'études à la Sorbonne, au profit d'une flexibilité d'esprit obtempérant à son besoin instinctif de faire partie de sa famille indienne, au risque de se perdre. En dépit de l'enfermement dans des coutumes abusives, exercées dans la société indienne, entretenues par les mâles et visant à déconsidérer la femme, Kenizé Mourad, affiche une certaine soumission, se laissant influencer par son entourage :

Intimidée comme une jeune vierge... C'est un peu fort ! Trois mois de vie protégée, de quasi-purdah, et me voici devenue aussi craintive que si j'avais été élevée dans le zenana (appartement des femmes dans les habitations des riches musulmans, appelé harem dans d'autres régions, comme la Turquie et le monde arabe), aussi par les regards des hommes que si, voilée depuis l'enfance, je me retrouvais soudain exposée sans défense à leur concupiscence ! [...] Comme si je n'avais jamais rencontré d'hommes, moi, la féministe, l'étudiante pour qui l'amour libre relevait de l'évidence... Qu'est-ce qui m'arrive ? Me suis-je laissé envahir en si peu de temps par les valeurs de mon entourage au point d'avoir oublié tout ce que j'étais auparavant ? Le désir de plaire à mon père, d'être aimée par ma famille a-t-il

était si fort que je me sois coulée dans la personnalité attendue au point d'en avoir oublié la mienne ? L'amour désiré et reçu serait-il un lavage de cerveau plus puissant que toutes les violences ? » (Ibid., p. 331)

L'auteure se surprend elle-même par tant de conformisme face à cette société traditionaliste, par son comportement aveuglément soumis, dans un monologue intérieur presque schizophrénique, comme s'il y avait deux personnalités distinctes. Elle, qui ne connait que l'émancipation de la femme dans « son monde occidental », accepte de vivre comme une recluse, et éprouve même de la gêne, voire de la honte, lorsqu'elle croise un regard masculin. Néanmoins, cette situation l'incite à poser les bonnes questions, auxquelles elle cherche des réponses propices à éclairer ce côté de sa personnalité qui serait « contre nature », en constatant que la culture indienne prend le dessus sur la culture française !

Face à l'intimidation des serviteurs causée par sa seule présence, sa conscience se manifeste :

> Attention ! Tu commences à trouver naturel non seulement d'avoir des gens à ton service, mais de les impressionner. Comme si tu étais d'une essence supérieure ! Méfie-toi des gens qui t'admirent, sinon la vanité aura vite raison de ta lucidité, et, sans t'en rendre compte, tu deviendras l'une de ces bégums repues et satisfaites de l'ordre du monde. (Ibid., p. 262)

Les monologues intérieurs se multiplient. Cette fois, c'est sa conscience qui prend la parole afin de tenter de la mettre en garde contre cette attitude en proie à la vanité, en constatant le désarroi, causé par sa simple présence, dans lequel se trouvent les serviteurs. Elle s'habitue à cette vie de paresse, oubliant presque qu'à Paris, elle travaille d'arrache-pied en enchainant les petits emplois pour pouvoir payer sa petite chambre de bonne, et poursuivre son parcours estudiantin.

Kenizé Mourad choisit donc, au début de son séjour chez les siens, de se fondre dans cette masse combien différente de ce qu'elle est à Paris. Elle sait qu'en

adhérant à ses pratiques, elle renoncerait à ses principes, mais savoure quand même « ce sentiment inédit d'importance qui la chatouille agréablement » (Ibid., p. 262), celui d'être chez elle.

> Elle se sent bien, sa vie à Paris lui apparait de plus en plus lointaine... Ici, elle est vraiment chez elle. Est-ce une nouvelle existence qui commence, ou n'est-ce qu'un entracte de douceur ? Elle ne veut pas y penser. (Ibid., p. 326)

Elle découvre par la même occasion l'Islam, la religion des siens, au même titre que le pays et les individus. Contre toute attente, sa conversion à cette religion nouvelle relève de l'évidence malgré les préjugés invétérés, notamment dans les milieux catholiques côtoyés par la romancière pendant un temps non négligeable de sa vie, quand les sœurs estimaient bon pour la petite princesse de vivre en France en parfaite chrétienne au lieu d'aller en Inde et vivre comme une « inférieure » musulmane. Elle assiste de ce fait à des rituels chiites, qui lui étaient, jusque-là, complètement inconnus, mais rapidement adoptés :

> Les récitantes sont des professionnelles, expertes à susciter l'émotion, à faire monter peu à peu la douleur jusqu'au point ultime où elle arrache le cœur et où, incapables de se contenir plus longtemps, les femmes, le visage inondé de larmes, commencent à se frapper à grands coups la poitrine tout en criant leur désespoir sur un rythme incantatoire de plus en plus rapide : « Imam Hussain ! Imam Hussain ! Imam... » parfois jusqu'à l'évanouissement. Pure hystérie, pense Zahr en son for intérieur tout en promenant sur l'assistance un regard qu'elle veut sarcastique. Mais, bien qu'elle crispe de plus en plus fort poings et lèvres, peu à peu elle perçoit en elle comme un tremblement, et, en dépit de ses appels désespérés à la raison, à sa vive surprise et à son immense honte, n'arrivant plus à contrôler son émotion, voici qu'elle éclate en sanglots [...] elle se sent

> bien, en accord avec le monde qui l'entoure ; elle se laisse emporter par la vague chaude et réconfortante de la douleur partagée. (Ibid., p. 255)

L'héroïne se perd donc entre sa liberté de penser avec un premier constat de pure hystérie collective, nourrie de larmes et de lamentations de femmes indiennes réunies pour rendre hommage à Hussain, le petit-fils du prophète de l'islam, assassiné il y a 1.340 ans, tentant d'afficher un sarcasme contre ces pratiques contradictoires avec son éducation libérale. Toutefois, elle constate aussitôt que cette hystérie est contagieuse, et désormais, elle est atteinte par cette fièvre commune qui touche cette communauté à chaque célébration de l'Achoura (fête religieuse musulmane qui commémore, pour les sunnites, le jour où Dieu a sauvé Moïse du Pharaon, et pour les chiites, l'assassinat de l'imam Hussain). Sa volonté de plaire à sa « nouvelle famille » afin de pouvoir l'intégrer de manière définitive n'est pas sans conséquence sur cette influence a priori étrangère à son caractère, mais qui lui procure un bien-être nouveau qui n'est autre que le sentiment d'appartenance et de partage, quitte à ce que ça soit dans la douleur.

Être femme en Inde

Néanmoins, ce paradoxe qui, jusque-là, avait entravé la lucidité de l'écrivaine l'incite à prendre progressivement conscience qu'en pays indien, elle doit faire face à un obstacle de taille, celui d'être une femme au sein d'une société patriarcale moyenâgeuse, dans laquelle celle-ci est considérée comme inférieure par rapport à l'homme : « — Vous devriez quand même essayer. Peut-être aurez-vous de la chance ? Le problème est surtout que vous êtes une femme. » (Ibid., p. 444). En conséquence, elle n'a pas le droit de choisir, de s'exprimer et encore moins de travailler, sauf si le mari y consent, après qu'elle ait rempli tous les rôles domestiques :

> Rani Shanaz intervient précipitamment :

> — Il faut d'abord vous marier et faire de beaux enfants. Par la suite, lorsqu'ils seront élevés et à leur tour mariés, vous pourrez, si le cœur vous en dit, et si votre mari le permet, vous consacrer aux bonnes œuvres. (Ibid., p. 240)

À Lucknow, la femme occupe un tout autre statut que celui occupé par celle qui vit à Paris. Le décalage est immédiatement perceptible, d'abord via l'habit (purdah, burkah, sari...), qui est conçu spécialement pour cacher presque intégralement ce corps que nul ne doit voir, puisque « dans ce pays l'honneur des hommes passe par la vertu de leurs femmes, c'est à elles de se conformer aux coutumes » (Ibid., p. 329). Exceptionnellement, une simple sortie pour effectuer quelques courses nécessaires, tournerait à une aventure des plus excitantes à vivre : « Comme tout est compliqué ici [...] une chose aussi banale que de rentrer seule chez soi, même en plein jour, se révèle une entreprise quasi impossible » (Ibid., p. 246), au risque de mettre « en péril l'honneur de la famille » (Ibid., p. 246). Quant à l'instruction, rares sont celles qui y ont accès, et quand elles y parviennent, elles sont vite rattrapées par les interdits de la société.

Si la Parisienne rêve d'ascension professionnelle, d'amour et d'autres prestiges qui lui sont permis à travers sa liberté, à Lucknow, la femme ne vit que pour faire un « beau mariage », taxée d'une dot des plus coûteuses, surtout lorsqu'il s'agit de parents pauvres qui, en plus de l'endettement, commencent la collecte dès la naissance de leur fille, de crainte de la perdre si, par malchance, le mari et sa famille ne l'apprécieraient pas. Elle finit alors brulée, victime d'« accident domestique » :

> Ne me dites pas que vous croyez à la fable de l'accident ! Pourquoi est-ce que dans toute l'Inde ce sont des jeunes femmes qui brulent ? Sept cents l'an dernier pour la seule ville de Delhi, des milliers dans tout le

pays ! N'avez-vous jamais entendu parler de meurtres pour dot ? (Ibid., p. 460)

La plus chanceuse demeure cachée, à l'abri des regards, dans les zenanas, privée de toutes sortes de loisirs et même d'école, pourvu qu'elle soit de bonne naissance, si sa famille détient une fortune ou occupe un rang social élevé, comme c'est le cas pour la famille de l'auteure, dont le père est un rajah, qui, même après la perte de sa fortune, préserve une place respectable dans sa ville et même dans d'autres villes limitrophes. Toutefois, issu lui-même d'une double culture, suite aux longues années passées en Angleterre ; à Eton puis à l'université de Cambridge, ainsi qu'à une instruction quasi occidentale, et malgré la volonté qui l'a animé, dès son retour aux Indes, d'apporter les changements nécessaires à la société pour une meilleure existence, avec pour devise l'ouverture d'esprit, le rajah demeure impuissant face à l'obstination de compatriotes fidèles à des pratiques traditionnelles séculaires. Il se résigne donc à transgresser certains codes sociaux, se conformant ainsi à l'opinion de la majorité, qui stipule que la place de la femme est à l'intérieur et non à l'extérieur, et de ce fait, il interdit à sa fille, vivant seule à Paris, toute mixité, malgré les nombreuses relations qu'elle a nouées dans différentes sphères, y compris celle politique : « — La place de ma fille n'est pas dans des réunions d'hommes. Vous devez vous faire respecter. » (Ibid., p. 266). Il y va de son respect, donc de la réputation de toute la famille qui, dans le cas contraire, serait sujette aux calomnies et aux médisances de tout Lucknow. Le respect d'une femme dans cette société hermétique est synonyme d'anonymat, autrement dit, « une femme n'est respectable que si elle est invisible ! » (Ibid., p. 267). Son éclipse fera la fierté et le bonheur de l'homme, sa mission est de s'occuper de lui, en lui cédant tous ses droits, chose que Kenizé Mourad, finit par rejeter, car « elle n'arrivera jamais à admettre l'idée absurde » (Ibid., p. 267) : face au mari, la femme est une servante. Elle essaye de comprendre la raison de telles

inégalités et de toute cette injustice envers les femmes : « Les hommes orientaux en auraient-ils si peur qu'ils doivent leur interdire toute vie publique ? Soupçonneraient-ils qu'elles soient au fond, plus fortes qu'eux ? » (Ibid., p. 267)

L'expérience interculturelle de Kenizé Mourad est assez particulière, car elle s'inscrit dans une acculturation équivoque. Ce phénomène, défini par Redfield, Linton et Herskovits, cités par Amin (2012), comme « l'ensemble des phénomènes résultant d'un contact continu et direct entre groupes d'individus appartenant à différentes cultures, et aboutissant à des transformations qui affectent les modèles culturels originaux de l'un ou des deux groupes », engendre chez elle un dilemme qui, pendant de longues périodes de sa vie, la fait chavirer entre Orient et Occident. De facto, son sentiment d'appartenance oscille tantôt vers l'un tantôt vers l'autre, ce qui génère, au début de son séjour en Inde, le sentiment d'une transfuge de l'Occident, allant vers un Orient incompréhensible et incompris en affichant une docilité des plus curieuses face à la culture indienne, et abdiquant ouvertement son identité et sa culture d'origine (française). Kenizé Mourad, selon le modèle de Berry (9), est en phase d'assimilation, car elle cherche non seulement à établir des relations avec la société d'accueil (indienne), mais à en faire partie intégrante au détriment de sa culture d'origine.

Confusion identitaire et ostracisme

Par ailleurs, si elle a adhéré systématiquement à sa famille indienne et à tout ce qu'elle représente, on ne peut pas dire que la réciprocité s'opère pour ce cas de figure. D'ailleurs, celle-ci a eu du mal à accepter sa mère en tant que femme du rajah, deux décennies auparavant, parce qu'elle était turque et restait une étrangère à leurs yeux, de même que sa fille, qui est à moitié turque, et qui, en plus, a passé toute sa vie en France, elle ignore ainsi tout de leur mode de vie, de même que du rôle que doit jouer chaque femme, a fortiori lorsqu'elle est fille de rajah, afin de faire un bon mariage, qui est une fin en soi en Inde, consolidant ainsi les liens

sociaux qui unissent cette catégorie. Pourtant son abnégation ne l'a pas empêchée d'être traitée comme une demi-Indienne :

> — Vous devriez quand même essayer. Peut-être aurez-vous de la chance ? Le problème est surtout que vous êtes une femme. Et, de surcroît, à demi indienne...
>
> — « À demi indienne »... Non, *qu'à*, demi indienne, de la même façon qu'elle n'est turque *que* par sa mère...
>
> [...] Mais voici qu'aujourd'hui, ses amis eux-mêmes lui expliquent qu'évidemment, n'étant *qu'à* demi indienne... Que faire ? (Mourad, 1998, p. 444)

Pure discrimination envers la jeune femme, même si elle est la fille d'un des leurs, allant jusqu'à la priver de son droit à l'héritage du petit jardin de Badalpour, promis par son père après de longues tergiversations, compte tenu de la place symbolique qu'il occupe dans le cœur de la romancière, ainsi que celui de sa mère, la princesse Selma, car ce droit est réservé exclusivement à l'ainé mâle de la famille. Cette acrimonie envers « l'étrangère », qui veut les déposséder d'une parcelle de jardin, vire même à l'ostracisme :

> — Vous n'avez pas le droit de posséder de propriété en Inde.
>
> — Et pourquoi donc ? s'était-elle récriée, étonnée d'une animosité à laquelle elle était loin de s'attendre.
>
> — Parce que vous êtes une ennemie de la nation ! (Ibid., p. 419)

Poussée par le comportement déplorable de son père envers elle, doublé d'une hypocrisie qu'elle perçoit peu à peu lors de son séjour en Inde, elle finit par revenir à Paris :

Après bien des hésitations, bien des péripéties, elle a choisi de rester en France. Choisi ? Quelle prétention... Peut-on choisir entre son cœur et son esprit ?

Si son père ne l'avait pas forcé à s'enfouir, où serait-elle aujourd'hui ? Quelle vie mènerait-elle ? Quelle femme serait-elle devenue ? (Ibid., p. 368)

Bien que la France lui soit chère, une fois forcée de quitter le pays de ses aïeux, elle ne la perçoit plus comme « chez elle », car en réalité « ce n'est pas chez elle. C'est son pays d'adoption » (Ibid., p. 420). Néanmoins, une obsession la guette depuis son voyage en Inde, sa vie ne sera plus la même, son sentiment de ne pas être à sa place persiste, car elle vit dans un contexte de confusion identitaire, pointant du doigt la France qui est source de tous les maux. On lui a volé la vie qui aurait dû être la sienne :

> On l'avait soustraite à sa vraie famille, on l'avait gardée de force en France. Et ce pour toute une série de mensonges. Quand plus tard elle comprit qu'on l'avait retenue loin de sa famille et de son pays sans aucune preuve, elle avait été envahie d'une immense amertume et c'est elle qui, d'un coup avait tout rejeté : les religieuses et les familles adoptives, toute cette société bien-pensante, et jusqu'à la France qui lui apparaissait soudain comme une prison dorée. (Ibid., p. 420-421)

Conclusion

En conclusion, après la mort de son père, et malgré la distance et les conflits qui les opposaient, la solitude de Kenizé Mourad augmente d'un cran, l'animosité envers la « nouvelle sœur » s'est intensifiée, en particulier de la part de son frère ainé, qui la considère toujours comme une Occidentale. Ce comportement nourri d'avidité, qui s'inscrit sous le joug de la religion, est désormais un stimulus qui la pousse à poursuivre sa quête en se révoltant contre tous, car ce jardin, seul lien qui la relie à son pays d'origine, est logiquement devenu son principal combat :

Elle qui ne s'est jamais battue pour retenir quoi que ce soit, choses ou gens, car enfant elle avait appris que, malgré ses pleurs, on lui enlevait tous ceux qu'elle

aimait ; elle qui ne s'attachait à rien, habituée à n'avoir droit à rien, elle veut ce bout de terre, elle le veut de toutes les fibres de son être. (Ibid., p. 418)

Ce combat est perçu non comme une quête personnelle, mais plutôt collective, commune à la gent féminine subissant interminablement les tyrannies exercées par les hommes qui les entourent, se vantant à chaque fois de la supériorité qui leur est propre.

Kenizé Mourad, finit, à force de subir les pressions de part et d'autre, par contester ses deux cultures, occidentale et orientale. L'idée séduisante de vivre au Pakistan effleure son esprit puisqu'elle ne pouvait plus envisager de vivre à Lucknow, estimant que « la société pakistanaise des années soixante était incomparablement plus moderne et libre que la société musulmane indienne » (Ibid., p. 419), se marginalisant ainsi en terre neutre afin d'y voir plus clair, selon le modèle de Berry, puisque « L'expérience de l'Inde l'avait laissée exsangue. [...] Elle avait besoin d'un pays auquel elle puisse s'attacher, s'identifier, appartenir ; un pays qui à la différence d'une famille, ne peut à tout moment vous faire défaut. Pour recouvrer sa force, il lui fallait se retrouver des racines. Ce ne pouvait plus être en Inde, et en France... » (Ibid., p. 420).

La symbolique du jardin dans ce roman va au-delà des simples limites géographiques des deux villes (Paris et Lucknow), car malgré sa solitude, son parcours et celui des siens (familles indienne et turque), l'auteure est l'exemple même du métissage, couvrant une bonne partie du monde : la Turquie, terre de naissance, le Liban, terre d'exil, l'Inde, terre des origines, le Pakistan, terre nouvellement accordée aux musulmans de l'Inde, dont une grande majorité de sa famille, la France, terre d'adoption et d'avenir, et l'Angleterre par le biais de sa langue. Raison pour laquelle, Kenizé Mourad, s'engage corps et âme à prendre part dans les conflits qui opposent ses deux mondes, l'Orient et l'Occident.

Bibliographie

1. Amin, A. (2012),« Stratégies identitaires et stratégies d'acculturation : deux modèles complémentaires », *Alterstice*, 2 (2), p. 103 - 116.

2.Mourad, K. (1998), *Le Jardin de Badalpour*, Fayard, Paris.

3. Siir Renginde Siirler (2013), *Kenizé Mourad sur Radio Made in Turkey à l'émission Politika, 1h30 d'échange exclusif en direct*, disponible à l'adresse : https://www.youtube.com/watch?v=YdTtq-HuHtk (consultée le 13 octobre 2019).

4. Makhlouf, G. (2011), « Kenizé Mourad, une vie romanesque et fascinante », entretien avec Kenizé Mourad, *L'Orient littéraire*, mars, disponible à l'adresse : http://www.lorientlitteraire.com/article_details.php?cid=6&nid=3400 (consulté le 29 septembre 2019).